**C'est bien**

Philippe Delerm

C'est bien, l'autoroute la nuit.

On sait qu'on finira par s'endormir, mais on se dit qu'on ne va pas dormir du tout.

La voiture est étrange, un peu comme une petite maison où l'on se sent très protégé, un peu comme une cabine de pilotage aussi, avec toutes ces lumières qui brillent dans le noir. Il y a du vert surtout, phosphorescent, en rond sur les cadrans du tableau de bord, et de petites étoiles orange à l'endroit du lève-glace, de l'allume-cigare...

Personne ne parle, et on peut s'inventer des histoires dans le bruit rassurant du moteur. On est tous embarqués dans un voyage très calme et lent, peut-être dans l'espace.

Le temps s'efface, et la route n'existe pas vraiment, jusqu'au moment où surgit le panneau bleu «Cafétéria 2 kilomètres ». Cafétéria: c'est cette grande tache de lumière dans les phares, qui s'élargit peu à peu à l'horizon, comme une ville tranquille posée sur la nuit.

On s'arrête à la station-service. On a le droit d'aller se dégourdir les jambes dans un grand magasin tout en long. La nuit, il n'y a personne, et sous les rampes de néon on prend son temps pour regarder les tourniquets pleins de cassettes, les boîtes de Coca et de soda rouge vif, vert électrique, et les voitures miniatures qu'on n'achète pas, mais qui semblent un peu magiques parce qu'elles sont très chères.

On cherche de la monnaie dans ses poches, et on déchiffre des expressions étranges sur les distri­buteurs : « expresso », « supplément sucre », « café long ».

Aux toilettes, il y a un souffleur pour se sécher les mains. Si personne ne vous regarde, on peut aussi passer sa tête dessous, et on se sent tout tiède et tout léger.

Tout est très amusant, mais en quelques minutes il semble qu'on s'ennuie déjà dans ce décor plutôt blanc, plutôt froid.

Pourquoi? Déjà on a envie de revenir se blottir au creux de la voiture, et de ne plus bouger jusqu'au bout du voyage.

On rouvre les portières, et l'on retrouve avec plaisir tout un désordre vivant et chaud d'oreiller froissé, de gâteau émietté.

Le bateau roulant abandonne sans regret le parking presque désert, et regagne le ciel immense. Il n'y a pas de ville à traverser, pas de carrefour, pas d'obstacle.

Il n'y a plus rien à faire qu'à se laisser couler doucement, ouvrir les yeux tant que l'on peut, et puis s'abandonner très fort en redoutant d'avance le silence immobile, qui vous réveillera là-bas, très loin, de l'autre côté de la nuit.

Éditions Milan, 1991, collection Zanzibar,

Éditions Milan, 2001.